

UN MOUVEMENT QUI A SON HISTOIRE

Les livres d'histoire du mouvement ouvrier ressemblent trop souvent aux livres d'histoire scolaire, en ce sens que les réalités complexes sont fréquemment remplacées par des schémas simplifiés à l'extrême, qui permettent de justifier les prises de position des éditeurs, qu'ils soient d'Etat, de parti, partisans ou tout banalement commerçants.

Il convient assez peu en effet, aux historiens de parti, et aux partis, qu'ils soient socialistes, communistes ou entre deux chaises, de rappeler à leurs adhérents que, par exemple, le Premier Mai est une date étroitement associée aux combats que livrèrent les travailleurs nord-américains dans le dernier quart du siècle dernier, et dont un des épisodes les plus tragiques fut la pendaison des ouvriers anarchistes.

Et pourtant la naissance, la formation du mouvement ouvrier ne peut être détachée des activités et initiatives des travailleurs libertaires, qui voulaient que la classe ouvrière fut consciente, conquérante, libre. On retrouve cette volonté d'organisation, de combat, de préparation au futur dans la plupart des pays en voie d'industrialisation, dès la fin du XIX^e siècle. C'est dans les pays latins qu'elle se manifeste le plus vigoureusement et qu'elle se maintient au travers d'une série d'expériences souvent douloureuses.

En Espagne, en raison notamment du caractère compartimenté des régions, le fédéralisme, le refus de se plier aux ordres du pouvoir central, le goût des organisations se gérant elles-mêmes, caractérisent les débuts et le développement du mouvement ouvrier. Grèves, insurrections, répressions, maintien des noyaux militants dans la clandestinité, lois anti-ouvrières, arrestations, terrorisme et contre-terrorisme forment un cycle qui se renouvelle sans cesse et donne finalement naissance à la Confédération Nationale du Travail - C.N.T. - qui incarnera pendant des décennies le prolétariat combattant. Jusqu'à la guerre civile de 1936, déclenchée par les forces économiques réactionnaires et les cadres de l'armée, mais provoquant une réaction ouvrière triomphante dans les provinces industrielles et dans les régions agricoles à tradition révolutionnaire.

Et c'est alors une démonstration des capacités d'organisation et de gestion des syndicats, des sections d'entreprises, des unions locales et des fédérations d'industrie. En 24 heures, pour prendre l'exemple de Barcelone, des villes et des villages de Catalogne et du Levant, les transports se remettent à fonctionner, les usines à tourner. Le ravitaillement est aussitôt assuré, et cela par les organisations ouvrières où se dévouaient des milliers de militants de base, habitués à prendre des initiatives et à compter sur eux-mêmes en toutes circonstances et non pas à attendre des ordres venus d'en haut.

Dans les diverses centrales italiennes, l'influence, les méthodes d'action directe, les objectifs libertaires, sont également présents. C'est plus particulièrement le cas de l'Union Syndicale Italienne (U.S.I.), mais les diverses grandes fédérations autonomes en sont également, à des degrés divers, imprégnées. Les travailleurs des carrières de marbre de la région de Carrare imposeront, en 1920, la journée des 6 heures. Mouvements revendicatifs, presse nombreuse et agile, participation active et fréquemment décisive pendant la période d'occupation des usines en 1920, les syndicalistes libertaires italiens seront finalement écrasés. Non sans combats et ripostes, mais finalement acculés à l'isolement tant par le patronat que par les services de répression, la magistrature, les groupes armés du fascisme tolérés par le pouvoir, alimentés par les caisses noires des industriels, la pusillanimité des socialistes.

Minoritaires, comme en Suède ou en Hollande, ayant parfois à résister à l'énorme bureaucratie des syndicats fortement centralisés, comme en Allemagne et en Belgique, ou imprégnant l'ensemble des courants ouvriers d'un certain nombre de coutumes (la défiance envers les partis politiques, le refus du fonctionariat syndical, le rejet des interventions et des contrôles de l'Etat, une constante pratique de la démocratie intérieure, la confiance dans les capacités créatrices du prolétariat) comme en France, en Argentine, en Uruguay, ou encore ouvrant le chemin aux grandes organisations réformistes par une action d'avant-garde, comme aux Etats-Unis, les syndicalistes révolutionnaires sont inséparables des luttes prolétariennes quand ils n'en sont pas les seuls animateurs, et cela depuis plus d'un siècle.

Il s'agit d'un long et pénible effort, mené en général dans l'anonymat, dont il ne reste ni monuments ni culte, mais une certaine souvenance et, parfois enfoui dans l'inconscient, une légende indéfiniment renouvelée.

Car, insistons sur ce point, il n'est pas question de faire dépendre le comportement et l'action ouvriers d'une théorie anarcho-syndicaliste, mais bien de constater que ce qui, dans la classe ouvrière, tend à exprimer une conscience autonome, un désir d'émancipation, un effort d'organisation, un but de société libre et fraternelle, se retrouve dans le syndicalisme révolutionnaire, et que celui-ci n'a d'autre raison d'exister que de maintenir, développer, faire aboutir cette volonté.

Les «gros bras» venus de toutes les régions d'Europe et qui formèrent le prolétariat des Etats-Unis - mineurs, bûcherons, marins, gars du bâtiment -, créèrent les I.W.W. - Industrial Workers of the World - Ouvriers Industriels du Monde. Ils menèrent des luttes titanesques, furent pratiquement annihilés au cours de la guerre de 14-18, car ils demeurèrent fidèles à leurs convictions internationalistes. Ils étaient l'Internationale, et le nationalisme, c'est-à-dire l'Etat et la volonté de puissance, la défense des hiérarchies d'argent et de pouvoir, ne pouvait les tolérer. Leurs militants détenus, condamnés, parfois massacrés, leurs journaux interdits, leurs locaux fermés, les polices officielles et privées continuellement à leurs trousses, ils semblèrent disparaître, du moins en surface. Et de fait, le prolétariat nord-américain se transformait, ramassait les avantages de la croissance industrielle, sous forme de salaires et de meilleures conditions de travail. Jusqu'à la grande crise de 1929, où les armées de chômeurs se formèrent en interminables files aux portes de l'usine et attendirent le droit d'être repris en laisse. Et c'est en partie l'esprit des I.W.W. qui reparaît quand, face à la vieille American Fédération of Labor - l'A.F.L., centrale déjà fonctionnarisée, respectueuse de la propriété privée, et groupant les corporations les mieux protégées, se forme le Congress of Industrial Organisations - C.I.O. - qui rassemble les non qualifiés, les non protégés, et aussi les nouvelles catégories industrielles, et fait sentir le poids, avec la reprise des activités économiques, par de grandes grèves avec occupation, du prolétariat neuf. Une brève renaissance de l'espoir en une société socialiste.

Un phénomène semblable se manifeste dans les pays d'Amérique latine, et singulièrement en Argentine et en Uruguay, où des courants syndicalistes libertaires s'affirment dès la fin du siècle dernier et font des prolétariats immigrés des forces révolutionnaires agressives. Jusqu'aux années 20, on peut voir dans les diverses centrales, mais plus spécialement dans la F.O.R.A. (Fédération Régionale Ouvrière Argentine), une véritable contre-société qui dispose de la plupart des rouages d'un appareil de production, de distribution, de vie culturelle. Alors qu'un grand nombre de travailleurs immigrés, qui représentent parfois la majorité de la population active, ne possèdent aucun droit de citoyenneté, et n'existent que comme main-d'œuvre pour les propriétaires terriens, le patronat et l'Etat, les organisations ouvrières imposent la présence et l'influence de ces populations dans la vie publique du pays.

Il faudra l'arrêt de l'immigration, l'apparition du grand mouvement migratoire des provinces de l'intérieur vers les villes de la côte et du «littoral» fluvial, plus particulièrement vers Buenos-Aires, puis la prise du pouvoir par les Forces Armées et l'étatisation du mouvement syndical sous couvert de «justicialisme», pour briser la puissance ouvrière.

Les exemples de luttes, d'auto-organisation, d'expériences diverses, de création d'une culture propre ne manquent pas, aussi bien en Australie qu'au Japon, au Mexique qu'en Bulgarie. Il y a là une véritable chevauchée, pas toujours inscrite dans les livres ou illustrée par des plaques commémoratives, mais qui se garde dans les mémoires ouvrières. De quoi entretenir une profonde tradition et nourrir l'espérance, ou du moins une maintenance.

Mais l'exaltation de ces milliers et dizaines de milliers de militants, de toutes régions, et toutes origines, créant au travers de la tragédie de la révolution industrielle et du triomphe de la bourgeoisie capitaliste comme du renforcement des disciplines d'Etat, une société ouvrière qui cherche ses règles de fonctionnement et esquissent ses perspectives, n'est pas suffisante pour conserver ou rendre force au prolétariat conscient. Rappeler les combats et les sacrifices, exalter les guerres sociales du passé pourrait se transformer en une sorte de rituel, alors que c'est la prise sur le présent et la création du futur à partir d'aujourd'hui qui doivent préoccuper le travailleur. Ici et maintenant.

Louis MERCIER-VEGA